

Quelle Strategie pour le XXI^e Siècle?

Hervé Coutau-Bégarie

École Pratique des Hautes Études, Paris

Que Estratégia para o Século XXI?

Comunicação proferida pelo Prof. Doutor Hervé Coutau-Bégarie, no IDN no dia 24 de Novembro de 2009, no âmbito do ciclo de conferências intitulado *Visões Globais para a Defesa*.

Lecture delivered by Professor Hervé Coutau-Bégarie at the Portuguese National Defense Institute on the 24th November 2009. The lecture was delivered in the context of a cycle of seminars on the subject Global Visions for Defence.

Communication proférée par le Professeur Hervé Coutau-Bégarie à l'Institut de Défense Nationale du Portugal, le 24 Novembre 2009 dans le cadre du cycle de conférences Visions Globales pour la Défense.

C'est un plaisir et un honneur pour moi d'être de retour à l'Instituto da Defesa Nacional dix ans après une première invitation, à l'initiative du directeur d'alors, le professeur Nuno Severiano Teixeira, suivi d'une invitation par la Commission portugaise d'histoire militaire, à l'initiative du regretté général Themudo Freire Barata. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir la riche pensée militaire portugaise, bien mise en lumière, mais pour la seule période moderne, par le livre superbe du professeur Rui Bebiano, *A Pena de Marte*. À l'heure des conflits asymétriques, on peut se souvenir du premier traité européen sur le sujet, qui date du XVI^e siècle et qui est portugais, le *Soldado Prático* de Diogo do Couto. Il y a toujours des trésors à découvrir dans les pensées militaires dites secondaires. Pour ne prendre qu'un seul exemple, si l'anglais *geostrategy* apparaît en 1944 et le français *géostratégie* en 1948, le portugais *geoestratégia* est attesté dès les années 1890 dans la *Revista Militar*, en même temps que l'espagnol *geoestrategia*, probablement tous les deux dérivés de l'italien *geostrategia*, apparu en 1846. Il y a tout un travail d'étude des pensées militaires européennes à faire dans la perspective d'une Europe de la défense et la pensée militaire portugaise y a toute sa place. Mais ce n'est pas notre sujet aujourd'hui.

Notre sujet c'est la stratégie en ce début du XXI^e siècle. À l'heure des affaires d'Irak et d'Afghanistan, de la résurgence de la piraterie, de l'insécurité de nombre d'États africains, avec des guerres tribales et le phénomène des coupeurs de route, de l'absence de règlement durable dans les Balkans (Kosovo), et dans le Caucase (Géorgie), des risques de guerre persistants autour de l'Iran, du Pakistan, de la Corée, il n'est plus besoin de démontrer longuement la nécessité de l'étude de la stratégie.

En 1990, dans l'euphorie de la fin de la guerre froide, le général Le Borgne annonçait *La Guerre est morte*.¹ Plus radical encore, Francis Fukuyama annonçait *La Fin de l'histoire*.² Vingt ans après, on voit que l'histoire n'est pas finie et que la guerre se porte plutôt bien. Colin Gray annonce *Another Bloody Century*,³ la fin de l'histoire a cédé la place au choc des civilisations⁴ et l'anthropologue René Girard, dans son livre saisissant *Achever Clausewitz*,⁵ voit dans les événements actuels le

1 Claude Le Borgne, *La Guerre est morte... mais on ne le sait pas encore*, Paris, Grasset, 1990.

2 Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, trad. française *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

3 Colin S. Gray, *Another Bloody Century*, trad. française *La Guerre au XXI^e siècle. Encore du feu et du sang*, Paris, Economica, 2008.

4 Le livre de Samuel Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, 1996, a été traduit dans 25 langues.

5 René Girard, *Achever Clausewitz*, Paris, Carnets Nord, 2007.

commencement de la fin. Sans aller jusque-là, personne ne peut nier le caractère très dangereux de ce monde post-moderne, confronté à des défis d'une ampleur sans précédent.

Le point de départ, reste, une fois de plus, l'homme ou plutôt le nombre des hommes. À la naissance du Christ, il y aurait eu un peu plus de 250 millions d'êtres humains sur la terre. Il a fallu un millénaire et demi pour doubler et atteindre un demi-milliard d'hommes, à peu près au début des grandes découvertes. Il n'a fallu que 300 ans pour doubler encore et atteindre le milliard, aux environs de 1800. 130 ans pour doubler encore et atteindre 2 milliards, vers 1930, alors que la plupart de nos parents étaient déjà nés. Cinquante ans pour un nouveau doublement, les 4 milliards ayant été atteints aux alentours de 1977. Il ne faudra pas cinquante ans pour doubler encore, puisque les 8 milliards sont prévus pour 2020. Les 6 milliards auraient été franchis en 2000 et les 7 milliards le seront en 2010.⁶

Cette croissance exponentielle entraîne évidemment des problèmes immenses qui mettent en péril l'identité des nations, avec des phénomènes migratoires incontrôlés (en 2030, en France, une naissance sur deux sera issue de l'immigration) et même la survie de la planète, avec une pression insupportable sur les ressources (en 1900, la pêche mondiale représentait environ 5 millions de tonnes; dans les années 1990, elle approche les 100 millions).⁷ Cette pression démographique rejaillit déjà sur les conflits: la population afghane a doublé depuis l'invasion soviétique de 1979; les Palestiniens seront deux fois plus nombreux en 2030 qu'au début du XXI^e siècle, avec tous les problèmes qui en découlent en termes d'emploi, d'infrastructures ou d'accès à l'eau.

De cette situation, indiscutablement nouvelle par son ampleur, découle le besoin d'instruments nouveaux, de stratégies intégrées face à des menaces globales. D'où l'émergence de concepts comme la sécurité humaine ou la sécurité globale qui viennent concurrencer, voire supplanter, la traditionnelle sécurité militaire désormais regardée comme insuffisante, sinon par certains comme obsolète. Le Livre blanc sur la sécurité et la défense nationale français de 2008 rend compte de cette nouvelle approche qui entend traiter toutes les menaces, y compris les pandémies et le changement climatique. Il est cependant permis de soulever deux objections:

⁶ La prudence s'impose car la marge d'erreur reste, en fait, considérable; pour la seule Chine elle pourrait être d'au moins 100 millions. Derrière leur précision apparente, toutes les données ne sont que des estimations.

⁷ Hervé Coutau-Bégarie, *L'Océan globalisé*, Paris, ISC-Économica, 2007.

- 1) Ces problèmes ne sont pas du même ordre et il est pour le moins curieux de qualifier le changement climatique de problème stratégique. À la rigueur, ils peuvent avoir des incidences stratégiques, mais ce sont fondamentalement des problèmes politiques qui exigent des solutions politiques, indépendantes de la force. La stratégie fait face à un ennemi, pas à des menaces naturelles. Parler de stratégie contre le trou dans la couche d’ozone n’a strictement aucun sens. Il faut réagir contre cette dénaturation de la stratégie qui finit par se dissoudre. Si tout est stratégique, le concept ne répond plus à aucun critère, il n’y a plus de stratégie concevable.
- 2) Cette insistance sur les nouvelles menaces, légitime en soi, est trop souvent un alibi commode pour dévaloriser la sécurité traditionnelle et donc pour relâcher l’effort de défense, pourtant déjà ramené à un niveau très bas: en France, en un quart de siècle, il a été divisé par deux: 3,8% du PIB en 1981, 1,9% en 2007. Le Livre blanc sur la sécurité et la défense nationale française annonce la suppression de 43 000 emplois militaires, s’ajoutant à celle de 11 000 emplois civils dans le cadre de la révision générale des politiques publiques; le deuxième porte-avions est “suspendu” (probablement définitivement), le nombre des frégates ramenés de 27 à 18, les forces aériennes (aéronavale incluse) ramenées à 300 avions, l’armée de terre perd plus du tiers de ses régiments. La France n’est nullement un cas isolé, tous les pays européens sont peu ou prou engagés dans le même processus, on n’ose pas dire la même dynamique. Problème de moyens sans aucun doute, mais aussi problème de volonté. Après tout, la richesse des Européens peut rivaliser avec celle des Américains et l’érosion de leurs capacités militaires n’est pas une fatalité.

Or, nous l’avons dit, la guerre n’a pas disparu, loin de là. Elle a simplement muté, confirmant une nouvelle fois le célèbre adage de Clausewitz: “La guerre est un caméléon”. La diversité des forces et des procédés laisse perplexes les commentateurs qui ne savent plus comment qualifier ces guerres imprévisibles, d’où la prolifération des dénominations pour rendre compte de phénomènes mal compris.

En 1995, Edward Luttwak, a parlé de guerre post-héroïque pour signifier le refus de la mort dans des sociétés surdéveloppées et atteintes par la dénatalité.⁸ Cette thèse a été reprise par Gérard Chaliand dans son livre *Le Nouvel art de la guerre*, paru en 2007. L’idée n’est guère contestable: ce n’est pas seulement du fait de l’évolution technique que les pays développés, suivant l’exemple très tôt donné

8 Edward N. Luttwak, «Towards post heroic warfare», *Foreign Affairs*, 1995.

par les pays anglo-saxons (la Grande-Bretagne d'abord, puis les États-Unis après la guerre du Vietnam) ont aboli la conscription, c'est-à-dire renoncé à la guerre des masses, des citoyens, pour confier leur sécurité à une élite de spécialistes moins nombreux mais surarmés. Les exigences de la contre-guérilla, toujours gourmande en effectifs, montrent aujourd'hui les limites du modèle.

En 1996, la doctrine américaine a adopté le concept de guerre asymétrique ou plutôt de conflit asymétrique (l'évacuation du mot guerre est en elle-même révélatrice d'un état d'esprit), énoncé dès les années 1970 à la lumière de la guerre du Vietnam. Les fins et les moyens des adversaires sont radicalement différents, mais l'asymétrie matérielle peut être contre-balançée par une asymétrie des volontés. C'est l'expérience que font aujourd'hui les États-Unis en Irak alors qu'ils s'étaient jurés, après la guerre du Vietnam, de ne plus s'engager dans pareille épreuve.⁹

En 1996, Thomas Huber a proposé le concept de guerre composite (*compound*), marquée par la coordination stratégique entre les forces régulières et irrégulières. La réflexion autour de cette notion s'est focalisée sur les niveaux tactique et opératif, avec l'idée de combat couplé. Les opérations en Afghanistan, à la fin de 2001, en ont donné un bon exemple, avec l'association entre des bombardements aériens par des armes très perfectionnés et des forces spéciales au sol qui se déplaçaient de la manière la plus traditionnelle, parfois même à cheval.

En 1998, Franck Hoffmann a suggéré le concept de guerre hybride qui a été popularisé à partir de 2005: «*Les guerres hybrides incorporent une gamme de différents modes de conduite de la guerre allant des capacités conventionnelles aux tactiques et/ou formations irrégulières, aux actes terroristes, avec une violence indiscriminée et un désordre criminel*», tout cela conduit par des entités séparées, mais néanmoins dirigées au sommet de manière à créer une synergie.¹⁰ La guérilla irakienne pourrait correspondre à ce modèle, même si son degré de centralisation reste controversé.¹¹ Arnaud de La Grange et Jean-Marc Balencie ont émis une idée semblable en 2008 avec le concept de guerre bâtarde,¹² également inspiré par les travaux de Michel Goya sur la stratégie du chaos en Irak.¹³

9 L'une des premières manifestations du nouveau concept est l'article d'Andrew Mack, publié précisément à l'extrême fin de l'aventure vietnamienne, «Why big nations lose small wars. The rise of politics of asymmetric conflict», *World Politics*, janvier 1975.

10 Franck G. Hoffmann, *The Rise Hybrid Wars*, RAND Corporation, 2005.

11 Ricardo Cappelli, «Une Révolution dans les affaires de guérilla?», dans Hervé Coutau-Bégarie (dir.), *Stratégies irrégulières*, Paris, ISC-Économica, 2010.

12 Arnaud de La Grange et Jean-Marc Balencie, *Les Guerres bâtarde*, Paris, 2008.

13 Michel Goya, *Irak les armées du chaos*, Paris, Économica, 2008.

En 1998, l'essai des colonels chinois Qiao et Wang sur *La Guerre hors limites* a suscité une grande curiosité.¹⁴ Cette combinaison de la pensée traditionnelle chinoise avec les impératifs de la globalisation débouche sur de nouveaux principes d'omnidirectionnalité (il n'y a plus de champ de bataille, il faut envisager simultanément tous les espaces et tous les domaines, de synchronie (tous les espaces et domaines doivent être gérés simultanément), d'asymétrie (caractéristique essentielle de la lutte dans tous les domaines).

On a aussi parlé de guerres de 4^e génération, de guerres post-modernes, de nouvelles guerres, de guerres au sein des populations... Le désordre du discours rend compte, comme toujours, de l'affaiblissement de la pensée. Sans prétendre mettre de l'ordre dans un domaine aussi complexe, il est au moins permis de proposer quelques orientations.

Il faut d'abord prendre acte de la faillite de l'école de la Révolution dans les affaires militaires qui affirmait le caractère dorénavant déterminant de la technique.¹⁵ Dominante après la première guerre du Golfe en 1991, triomphante en 2003 à la fin des opérations militaires dites majeures en Irak, elle est aujourd'hui en complet désarroi face à la persistance des crises ou des guerres en Irak ou en Afghanistan.

Des concepts hier très à la mode, comme la Transformation ou les opérations basées sur les effets, sont aujourd'hui regardés de manière plus critique. On commence à comprendre l'erreur cardinale qui a consisté à se focaliser sur la guerre rêvée par la puissance dominante, guerre de haute technicité conduisant inmanquablement à la défaite du plus faible, condamné à encaisser les coups sans les rendre.¹⁶ Le spectacle des crises en cours impose désormais d'accorder la priorité aux guerres réelles qui se déroulent sous nos yeux.

Est-il possible de trouver un point commun entre les affaires d'Irak et d'Afghanistan, la guerre du sud-Liban en 2006 ou les crises-guerres africaines, pour ne mentionner que les événements principaux? Certains commentateurs ont voulu y voir l'émergence de nouvelles guerres, sans équivalent dans le passé, tant dans leur finalité que dans leurs moyens. Pourtant, le fanatisme religieux et le recours au terrorisme et à la guérilla n'ont rien de spécifiquement moderne. La nouveauté, s'il y en a une, serait plutôt l'insertion de phénomènes archaïques dans la globalisation.¹⁷

14 Qiao et Wang, *La Guerre hors limites*, Paris, Payot, 2003.

15 Thierry Balzacq et Alain De Nève (dir.), *La Révolution dans les affaires militaires*, Paris, ISC-Économica, 2003.

16 Joseph Henrotin, *L'Impasse technologique. Le modèle américain en question*, Paris, Économica, 2008.

17 C'est le sens des livres célèbres de Mary Kaldor, *Old and New Wars*, 1995 et de Herrfried Munkler, *Die neuen Kriege*, 2002, traductions française 2003, anglaise 2005.

Les combattants irréguliers sont désormais capables de mettre en œuvre les procédés les plus modernes, tant du point de vue technique (la technoguérilla du Hezbollah au Liban, en 2006, constitue probablement la préfiguration d'un modèle appelé à se répandre) que du point de vue psychologique, avec l'utilisation des médias par les guérilleros et les terroristes (les talibans afghans en ont fait la démonstration après l'embuscade d'Uzbin en août 2008). Mais, en même temps, ces combattants irréguliers ont conservé la rusticité, l'endurance et le sens du sacrifice que les sociétés surdéveloppées ont largement perdus.

Au-delà de la diversité des appellations, on constate un consensus relatif sur la complexité des nouvelles menaces et des nouvelles formes de la guerre, avec le mélange de composantes archaïques et d'éléments nouveaux, l'imbrication de stratégies régulières et de stratégies irrégulières, le rétrécissement de l'espace et le raccourcissement du temps... L'accord commence à s'éroder lorsqu'il faut déduire du constat les stratégies à lui opposer. Faute de solution nouvelle vraiment convaincante, on redécouvre les écoles traditionnelles de pacification, tenues naguère pour démodées. Trinquier et Galula y trouvent une nouvelle jeunesse.¹⁸ La question est cependant posée de la transposition des enseignements du passé dans un environnement radicalement différent¹⁹ avec des contraintes, juridique, médiatique, qui interdisent le recours à la brutalité des entreprises coloniales d'antan et entraîne une perte de résistance des armées régulières. Les opérations militaires débouchent rarement sur des succès indiscutables et, même dans ce cas, le succès militaire débouche rarement sur un règlement politique, on le voit bien au Kosovo et en Bosnie.

Il faut s'habituer à l'idée sinon de guerre sans fin, au moins de crises ou de guerres durables qui ne peuvent trouver leur dénouement que par un effort continu, qui ne soit pas à la merci du moindre incident médiatique.²⁰ L'élimination des Tigres tamouls par le gouvernement sri-lankais prouve que c'est, malgré tout, possible: le mouvement de Prabhakaran était de type totalitaire avec sa pratique des attentats-suicides et d'une guerre totale n'acceptant aucun compromis. Face à une telle détermination, mélangeant guerre sur le terrain et terrorisme, le gouvernement sri-lankais s'est longtemps trouvé désarmé. Après bien des tâtonnements, il a fini par trouver une parade qu'il a mise en œuvre avec une résolution inébranlable

18 Roger Trinquier, *La Guerre moderne*, 1960, rééd. Paris, Économica, 2008; David Galula, *Contre-insurrection. Théorie et pratique*, Paris, Économica, 2008, l'original est paru en anglais en 1964.

19 Paul Haéri, *De la guerre à la paix, pacification et stabilisation post-conflit*, Paris, Économica, 2007.

20 Comme celui survenu durant la première bataille de Fallujah en 2004 où les images de blessés arrivant à l'hôpital diffusées par la chaîne Aljazeera ont conduit à l'arrêt de l'offensive américaine qui se déroulait normalement.

et finalement couronnée de succès.²¹ Les interventions américaines en Irak et en Afghanistan ont été mal engagées et encore plus mal conduites, avec une méconnaissance confondante du terrain et de la population qu'on essayait vainement de compenser par le recours à la technique. Une telle dérive peut toujours être corrigée. Le *surge* du général Petraeus a produit une amélioration, probablement provisoire, mais néanmoins incontestable. Encore une fois, une stratégie adaptée procure toujours des résultats.

La prospective stratégique reste aussi incertaine en ce début du XXI^e siècle qu'elle le fut au siècle dernier. Pratiquement personne n'avait vu venir la guerre de 1914; de la même manière, malgré le perfectionnement des instruments, personne n'avait réellement prévu l'effondrement de l'Union soviétique. Nous ne savons pas ce que sera le monde de notre siècle,²² mais il ne sera pas nécessairement plus instable, d'un point de vue guerrier, que celui du XX^e siècle. Le risque de guerre interétatique n'a pas disparu, mais il est désormais plus faible: à l'ère de la mondialisation, les rivalités s'expriment d'abord à coups de conteneurs et de mouvements de capitaux, plutôt qu'avec des divisions blindées. Les crises régionales et locales demeurent, mais, contrairement à une opinion trop répandue, elles ne sont pas plus nombreuses qu'hier. Dans les années 1960, malgré l'équilibre de la terreur, l'Amérique latine était profondément gangrénée par la subversion communiste orchestrée par Moscou et La Havane, amenant en retour la généralisation de régimes militaires. Dans les années 1970-1980, l'Afrique a été confrontée à des guerres post-coloniales très discrètes, mais extrêmement meurtrières (plus d'un million de morts en Angola de 1975 à 1994, à peu près autan au Mozambique). Aujourd'hui, la subversion fondamentaliste n'est pas nécessairement pire que la subversion communiste et les sociétés ouvertes, démocratiques, disposent encore des moyens d'y faire face, pour peu qu'elles en aient la volonté. Une fois encore, nous voici ramenés à Clausewitz avec l'affirmation de la primauté des fins politiques sur les moyens techniques.

21 Hugues Eudeline, "Guérilla et terrorisme maritimes. Sri Lanka contre Tigres tamouls", dans Hervé Coutau-Bégarie (dir.), *Stratégies irrégulières*, Paris, ISC-Économica, 2010.

22 Essai de prospective dans Hervé Coutau-Bégarie, *2030 la fin de la mondialisation?*, Perpignan, Tempora, 2008.
